

Le texte national

Robert Major

Volume 16, Number 1 (46), Fall 1990

Les correspondants littéraires d'Alfred DesRochers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200879ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200879ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, R. (1990). Le texte national. *Voix et Images*, 16(1), 130–138.
<https://doi.org/10.7202/200879ar>

Essai

Le texte national

par Robert Major, Université d'Ottawa

Qu'arriverait-il, en cet après-Meech, si la question nationale était réglée? si un ample consensus social et politique tirait les leçons de la situation? si les écrivains étaient ainsi soulagés du poids angoissant d'être les consciences et la voix de la collectivité et pouvaient passer à autre chose? Le vide serait béant et obligerait à des rajustements difficiles. Poètes et romanciers perdraient — dans l'hypothèse d'un pays normal — cette source d'inspiration fondamentale et cet ample réservoir de soupirs et de récriminations où chacun ne se prive pas de puiser à volonté. Et que dire des critiques! Depuis toujours que l'identité collective et le mal-vivre québécois guident la plume de chacun, comment la littérature québécoise survivrait-elle à la disparition de ce riche substrat idéologique?

L'ampleur de cette perte éventuelle se constate aisément à la lecture de trois études récentes axées sur la littérature nationale et ses fondements idéologiques. Trois études qui posent les jalons importants du parcours de la littérature québécoise et sont des réflexions stimulantes sur le sens de son histoire. Deux d'entre elles fixent l'incipit et la clôture (provisoire) du texte national, alors que la troisième se penche sur un des moments privilégiés de celui-ci, les années soixante. Au départ, le messianisme; à l'arrivée, le cosmopolitisme; et, à ce point fort de la course que sont les années de la Révolution tranquille, tous les «-ismes» possibles, et au premier rang le nationalisme ardent. Dans un premier temps, Réjean Beaudoin, qui enseigne à Vancouver, nous convie à une relecture des écrits de la période 1850-1890¹, celle de la naissance de la littérature canadienne-française, alors que la collectivité est angoissée par sa spécificité et cherche à la poser et à la cerner face à l'altérité menaçante de l'Amérique anglo-saxonne protestante; dans un second temps, Józef Kwaterko, qui est de Cracovie, effectue une relecture des romans de la période 1960-1966², fortement imprégnés du discours néonationaliste, qu'ils prennent en charge dans leur recherche et leur postulation d'une identité québécoise; en fin de course, Simon Harel, qui est Montréalais, examine dans des textes plus récents, cette même identité québécoise³, mais au moment où, tout en étant farouchement affichée, elle s'effrite ou plutôt devient composite, parce que pénétrée et traversée par le cosmopolitisme qui, progressivement, est

en train de produire un véritable métissage culturel de l'identité québécoise.

Chez chacun de ces critiques, donc, le « nous » d'un côté, les « autres » en face. Les autres comme repoussoir, d'abord, puis progressivement et finalement, comme partie intégrante d'une identité ambivalente. Et sans doute le lieu d'élocution de chacun n'est-il pas indifférent au point d'ancrage de sa réflexion: il faut être de l'extrême-ouest du Canada pour chercher à prendre du recul et de la distance, pour vouloir comprendre le présent en éclairant le passé; il faut être étranger pour aborder, de nouveau, fasciné, ces années d'ébullition profonde et de mutation que furent celles de la Révolution tranquille; il faut être montréalais pour prendre acte de la métropole québécoise en profonde transformation sous la pression de l'hétérogénéité dans la ville et dans le texte.

*

* *

C'est donc à une relecture de la littérature du XIX^e siècle que nous convie Réjean Beaudoin, en postulant son intérêt, son importance et sa pertinence en ces temps où elle a tendance à être dénigrée par les tenants de la modernité et les amateurs de grilles savantes. Cette littérature fut un projet; elle a été créée par des hommes qui l'ont voulue et elle est un effet de l'idéologie nationaliste particulière qui s'impose à ce moment et qui la sous-tend: le messianisme. Ce messianisme est un creuset où se rassemblent et sont conjugués des éléments divers extrêmement puissants isolément, et d'autant plus lorsque rassemblés dans une synthèse nouvelle: *c'est la puissance rassemblée de tout un réseau d'images puisées aux sources de la tradition intellectuelle française et du vieux mythe judéo-chrétien, puis ravivées au contact de l'inquiétant « miracle américain »* (p. 54). Prend alors forme un discours dont les lieux communs sont essentiellement les suivants:

la cité sainte, la nouvelle Jérusalem, le peuple élu qui doit être rassemblé, l'histoire qui l'y conduit sous le signe de la Providence, le travail prophétique des pères fondateurs relayé dans le texte historique par la voix des écrivains et par l'action des héros, l'ennemi menaçant (sous les traits des « infidèles » qui résistèrent aux généreux pionniers des origines, puis sous le masque du géant américain) (p. 54).

Les spécialistes de l'époque auront reconnu ce discours, puisqu'à bien des égards, Réjean Beaudoin marche dans les traces de l'historien Michel Brunet et exploite les mêmes textes (entre autres Rameau de Saint-Père et M^{gr} Laflèche, comme il se doit). Comme Michel Brunet aussi, il passe sous silence les autres Français dont les

vues étaient tout à fait opposées et l'influence vivace (Volney, Tocqueville, le prince Napoléon), ou d'autres passages des auteurs qu'il cite qui apporteraient des correctifs substantiels (il ne retient pas du livre de Gabriel Dussault, par exemple, une autre perception de Rameau de Saint-Père et l'insistance sur la possession matérielle et la richesse, consubstantielles au projet de colonisation); il ne retient guère, non plus, les idéologues canadiens-français aux antipodes des Casgrain et des Laflèche et qui sont pourtant à la source d'une tout autre tradition idéologique: Étienne Parent (dans son rayonnement post-1860) est ainsi un des grands absents du tableau présenté dans le premier chapitre (encore que les pages dans le deuxième chapitre sur la voix discordante d'Arthur Buies viennent nuancer quelque peu).

Mais cela est de bonne guerre, sans doute. L'essayiste n'a pas à tout dire. Il s'agit de présenter l'idéologie dominante (ou plutôt celle qui progressivement le deviendra pendant cette période). D'ailleurs, là où Réjean Beaudoin innove davantage et excelle, c'est dans la reconnaissance de deux tendances à ce messianisme: une tendance patriarcale (idéologique, pratique, politique) que viendra adoucir et féminiser (mutiler?) la tendance culturelle véhiculée essentiellement par la littérature. Car la littérature deviendra la *pièce maîtresse* (p. 61) du programme messianique, qui la prendra en charge. Mais cette prise en charge se fera au prix d'une inflexion, d'une quasi-castration du projet messianique. Ainsi, l'analyse des légendes de Casgrain et de Taché dans le chapitre 3 montre à l'œuvre non seulement une appropriation et une acclimatation du romantisme européen, mais surtout une inflexion vers le pôle féminin du messianisme, où la femme et la religion confondues musèlent l'agressivité messianique. C'est ainsi que dès les premières œuvres fondatrices, *les yeux en larmes de la mère éplorée* (p. 113) deviennent une image archétypale qui présidera à une longue tradition littéraire. Réjean Beaudoin a raison de signaler que ses propos ouvrent de nouvelles voies à l'étude du personnage féminin et à l'analyse de la matrice en littérature québécoise.

Trois chapitres seront ensuite successivement consacrés à l'analyse des romans de Philippe Aubert de Gaspé et de Gérin-Lajoie, et du poème épique de Louis Fréchette. L'analyse des **Anciens Canadiens**, premier livre à tenter *d'unir l'histoire et la légende sous la forme du roman* (p. 116) et à pratiquer un véritable croisement des codes narratifs du roman et du conte parlé (p. 128), fait bien ressortir la richesse, la complexité et la teneur prophétique de l'œuvre; elle se termine surtout sur la profonde ambiguïté du roman, où se disputent *la bénédiction et la malédiction du nouveau régime* (p. 137). Aux *lueurs crépusculaires* de ce roman succédera le *matin radieux* de **Jean Rivard**; à la disparition d'une société historique succédera sa *reconstruction tant mythique qu'économique* (p. 141). Réjean Beaudoin

insistera sur la charge compensatoire de Jean Rivard (le personnage vivant la vie rêvée de l'auteur) et reprend, pour l'essentiel, la thèse (quelque peu éculée et sujette à caution) de la visée agriculturiste de l'œuvre. Sous quelques apparences libérales, l'œuvre serait profondément conservatrice et réactionnaire, et serait l'écho des déboires new-yorkais du jeune étudiant de Nicolet qui a décidé de réintégrer les rangs⁴. De la **Légende d'un peuple**, par ailleurs, Réjean Beaudoin constate l'éclatant échec, le poème achoppant sur la place du sujet dans le poème, car aussitôt qu'il prend la plume du poète, Fréchette est incapable d'exprimer sa vision propre: il doit emboucher les lieux communs de la pensée nationaliste.

Sur lui comme sur tous les autres écrivains du siècle, le poids étouffant du messianisme pèse de toute sa masse. Le salut national est l'horizon d'attente des lecteurs, des critiques, de l'ensemble de la collectivité; *il faut parler au nom du peuple avant d'être poète, essayiste, ou romancier* (p. 193), voilà l'impératif catégorique du temps. Les œuvres en souffrent, certes, mais la critique moderne aurait tort de les disqualifier pour autant: *il faut les lire comme appartenant de plein droit à la littérature* (p. 196). C'est ce que fait Réjean Beaudoin, avec beaucoup d'aisance, de sympathie et de science, dans un essai dont les prises de position sont quelquefois contestables, mais toujours élégamment formulées et d'une intelligence pétillante.

*
* *

L'étude de Józef Kwaterko présente de nombreuses analogies avec la sienne. **Le Roman québécois de 1960 à 1975** se propose lui aussi d'étudier les rapports entre le discours idéologique et le discours littéraire; Józef Kwaterko aussi, dans une introduction précise, simple, rigoureuse, expose bien les objectifs, la méthode et le plan de son travail; son livre aussi, comme celui de Réjean Beaudoin, commence d'abord par présenter le contexte de l'énonciation, pour ensuite aborder un certain nombre d'œuvres particulières. La facture de l'étude est tout à fait différente, toutefois. Le ton et le style de Réjean Beaudoin sont plutôt ceux d'un essayiste: il est réfractaire aux grilles, aux langages savants, à la théorisation; le livre de Józef Kwaterko est davantage du registre de l'étude littéraire, soucieuse de ses références méthodologiques et de ses assises théoriques, déployant sans excès un ample savoir technique et les outils conceptuels appropriés, convoquant l'ensemble de la critique moderne à cet examen.

Étude sociocritique du roman, donc, qui cherche à voir *sur quel mode [celui-ci] articule l'idéologie nationale qui est son premier*

substrat (p. 18). Ce substrat sera présenté dans la première partie qui fait la synthèse (pour un public étranger?) de ce qu'il faut savoir sur le Québec de ces années: Révolution tranquille, montée de l'indépendantisme, engagement des écrivains, valorisation de la parole fondatrice et libératrice, sens de la collectivité, concordance (souhaitée, affirmée, revendiquée) des projets littéraire, social et national. Dans cette synthèse rapide, qui a les mérites d'aller à l'essentiel tout en étant précise et nuancée, Józef Kwaterko fait une place de choix au mouvement **Parti pris** (la problématique de la langue d'écriture, les conditions de la production littéraire, les contraintes historiques vécues par l'écrivain, la thématization du dépassement de l'aliénation par l'écriture) et à ceux qui en divergent profondément par leur relation à la littérature et à l'Histoire. Dans le cas de ces derniers (Aquin, Godbout, Beaulieu, Ferron, Blais...), *l'écrivain choisira d'interpréter (ironiquement, parodiquement, lyriquement, allégoriquement) la carence historique, la sienne propre et celle de son pays* (p. 60). Cette première partie se termine par un survol de la production romanesque en utilisant le concept de dialogisme, qui paraît s'imposer à l'auteur étant donné le plurilinguisme social des années 1960-1975. Pluralité de discours dialogisés, mode de fonctionnement intertextuel, coexistence de la pensée mythique et de la temporalité moderne, autoreprésentation du récit et de la figure auctoriale, intrusion fréquente de l'altérité dans le récit: divers aspects qui instaurent l'aventure des langages et la parole ambiguë; en un mot c'est la modernité qui éclate dans le paysage littéraire du Québec; cela s'explique aussi par la complexité de la réalité nationale qui se problématise dans le récit (tout en y étant relativisée).

Disons-le d'emblée: cette première partie (qui se présente curieusement avec un seul chapitre) est une incontestable réussite, une synthèse d'une densité et d'une richesse remarquables. Elle fait le point de façon exemplaire, pose avec netteté l'importance de la question nationale pour les romanciers de ces années, sans jamais en banaliser ou simplifier les enjeux.

La deuxième partie de l'étude analyse, en autant de chapitres, le **Libraire** de Gérard Bessette, **Prochain Episode** d'Hubert Aquin, le **Couteau sur la table** et **Salut Galarneau!** de Jacques Godbout, et l'intertextualité chez Marie-Claire Blais et Jacques Ferron. Bakhtine est mis à contribution pour montrer comment, en particulier par la modalisation du discours indirect et la polysémie ironique, Hervé Jodoin dans le **Libraire**, à l'aube de la Révolution tranquille, actualise un discours hérétique et mène, par le langage, la subversion et la transgression des normes reconnues. L'analyse de **Prochain Episode** fait appel à toute une série d'éclairages (axés sur les stratégies narratives mises en place par Aquin, le contrat de lecture difficile et ambigu, instable et éclaté, l'esthétique de la négativité, la

multiplication des discours, la pluralité des structures énonciatives et la désintégration psychique collective) pour montrer que le roman est le lieu et le moyen d'une prise de conscience de la négativité de l'existence historique collective: *Hallucinée et phantasmée, l'Histoire québécoise, l'idéologème central du roman, ne peut être représentée que par une pluralité de discours-greffons qui sans cesse contrecarrent l'accomplissement romanesque au lieu de le favoriser.* (p. 154) Chez Godbout, par ailleurs, Józef Kwaterko reconnaît une *forte programmation idéologique*, mais aussi une *insurmontable ambiguïté* (p. 160) face au Québec, et face à l'acte littéraire. L'examen des programmes narratifs et des propriétés discursives de ses romans illustre bien que les œuvres sont un espace de l'affrontement et de la polémique: arène des discours qui, tout en *sonnant plein*, s'annulent ou sont sapés tant le romancier est convaincu du nécessaire service littéraire collectif mais en même temps méfiant devant la mythification possible de ces discours.

Marie-Claire Blais et Jacques Ferron seront étudiés ensemble dans un même chapitre parce que *Une saison dans la vie d'Emmanuel* et *les Confitures de coings* se démarquent de la production de l'époque (même s'ils ont été soumis aux mêmes schémas interprétatifs et finalement ont dû passer sous le joug des jugements traditionnels). C'est sous l'angle de l'intertextualité que Józef Kwaterko les aborde, car ces écrivains ont choisi de construire leur texte *sur un dialogisme où le nouveau ne soit pas synonyme de rupture mais se perçoive comme réinterprétation, conscience nouvelle et relecture activement créatrice de l'ancien* (p. 233). Dans le sillage de Gilles Marcotte, *Une saison* est saisi comme pratique dialogique, traduction d'un paradigme culturel figé (le terroir) et sa représentation sous la forme du réalisme grotesque: il se produit donc une carnavalisation romanesque de l'ancien dans un exercice ludique de démythification de cette tradition littéraire et de ses fondements idéologiques. Quant au conte de Ferron, qui s'enracine dans le passé historique et mythique, Józef Kwaterko y voit à l'œuvre un *merveilleux outil d'intelligibilité du destin collectif des Québécois et un moyen de penser l'histoire de son pays* (p. 217): *le récit de Ferron montre de façon exemplaire combien nous avons besoin de recouvrer un passé humain total afin de nous raccorder avec nous-mêmes et de comprendre notre environnement social et national* (p. 233).

C'est ainsi, par l'examen de romans divers (mais qui tous ont en commun d'être, sous diverses formes, des romans de l'écriture, examen extrêmement précis et très attentif à la spécificité textuelle de chacun, que Józef Kwaterko fait œuvre exemplaire de sociocritique. Il montre que ces romans n'échappent pas à l'idéologie nationale mais ne s'y réduisent pas non plus. Ils sont embrayés *par un puissant arrière-plan social et historique (passé et présent) du Québec*

(p. 245), mais en même temps ils le réfractent et le médiatisent, ils le réinterprètent et le questionnent, selon les exigences propres de l'écriture et de l'art narratif. Le roman effectue ainsi un brouillage de la charge idéologique véhiculée, mais en même temps met en évidence la richesse du discours littéraire et la complexité du réel. Richesse et complexité qu'une étude comme celle-ci explore de façon remarquable.

*
* *

Face aux livres de Réjean Beaudoin et de Józef Kwaterko, celui de Simon Harel est dans une relation de continuité. Le premier élément de son sous-titre est clair: il s'agit encore et toujours de l'identité québécoise, et d'une identité menacée; cette fois, toutefois, l'identité est remise en question non pas par l'Autre (l'Anglais) mais par les autres, la profusion des univers culturels dans l'espace montréalais. Comme J. Kwaterko, il s'intéresse au roman, et au roman québécois depuis 1960; il déborde de beaucoup, toutefois, la clôture effective de J. Kwaterko (dont le corpus réel est le roman québécois de 1960 à 1966) pour aborder les œuvres les plus récentes. Corpus plus large, donc, mais dans un espace plus restreint (du moins au niveau des intentions professées), car c'est l'urbanité montréalaise qui le retient. La métropole, en effet, est le lieu privilégié de l'éclatement cosmopolite: les Québécois «arrivent en ville», pour y découvrir l'hétérogène et devoir s'en accommoder, se départant difficilement de leurs illusions d'homogénéité et de leurs mythes d'autochtonie.

Comment, alors, dans le roman québécois récent, se pose la question de l'altérité et de la différence? Comment la représentation de l'étranger dans les romans écrits par des Québécois révèle-t-elle les *latences actuelles de l'identité sociale québécoise* (p. 33)? Comment Montréal est-il le lieu littéraire de ces questionnements? Telles sont les lignes directrices de cet essai, libre de ton et sans prétention d'exhaustivité, pour lequel les textes sont des partitions à construire et à interpréter (il n'est pas indifférent de noter, à ce sujet, que l'essai est préfacé par René Major, psychanalyste).

Mais peut-être faudrait-il davantage parler de points d'ancrage à partir desquels s'effectue une série de dérives, plutôt que de fils conducteurs. Car Simon Harel se livre, dans ses premiers chapitres, davantage qu'à une analyse, à une série de réflexions sur la migration urbaine, le territoire imaginaire à recomposer, le sens du cosmopolitisme et sa relation avec le champ littéraire, et l'épreuve du dessaisissement lors de l'arrivée en ville (épreuve partagée par les Québécois, immigrés de l'intérieur, essayant de recomposer dans la métropole les rangs villageois, et par les autres, immigrés de l'extérieur, ayant coupé plus radicalement leurs racines mais

s'agglutinant en ghettos). Ces réflexions sont intéressantes et stimulantes mais le lecteur peut difficilement cacher un malaise. Le projet d'*analyser* les romans est constamment repoussé (cf. p. 46, 56, 90, 103, 105) et ce n'est qu'au tiers du volume que la littérature est abordée (le chapitre III consacré aux écrivains de *Parti pris*). Peut-être aurait-il fallu une relecture plus sévère pour resserrer le texte, assurer plus de cohérence à la démonstration (ou à la « construction », si l'on veut), émonder les nombreux passages répétitifs, et remplir avec rigueur les promesses du sous-titre et de l'introduction.

Souhait qu'on peut se permettre de formuler parce que cette vigilance pour l'ensemble du texte aurait éliminé de nombreux désagréments de lecture et assuré une meilleure portée à des propos d'une extrême importance dans la conjoncture actuelle. En effet, l'unanimité, l'homogénéité, la singularité irréfutable, l'endogamie ne sont plus possibles et ont d'ailleurs disparu avec la société rurale. L'étranger est dans la cité: l'étranger comme repoussoir qui resserre les liens de la communauté, comme menace et incommunicabilité; mais l'étranger aussi comme double fascinant et troublant, comme médiateur et révélateur de soi à soi, comme promesse d'un métissage positif. C'est ainsi que la réflexion menée dans cet essai est d'une acuité percutante. Car l'analyse de la figure de l'étranger s'accompagne d'une réflexion sur le sens de l'américanité, partie intégrante de l'identité québécoise, et sur les valeurs du métissage; s'accompagne aussi de commentaires sur les représentations de la ville dans les œuvres évoquées: la ville comme lieu de dépossession et de reconquête, comme lieu d'une déambulation ambiguë, voire d'une errance, comme espace rigoureusement quadrillé ou espace mort, désémantisé, comme lieu d'une opposition radicale entre sa totalité (espace du risque et du non-sens) et ses quartiers (espace des origines et de la sécurité); la ville, finalement, comme lieu d'un discours particulier, urbanistique. C'est dire l'importance des questions soulevées.

C'est dire aussi à quel point cet essai constitue le terme logique des interrogations de Réjean Beaudoin et de Józef Kwaterko. À leur réflexion sur la place faite à la question nationale dans les œuvres québécoises du passé (passé plus éloigné ou passé plus récent), Simon Harel répond par des questions sans réponses, portant sur l'avenir: Quel sera le devenir québécois? Ce devenir peut-il accepter comme certitude l'existence et le maintien d'une identité propre? Peut-on devenir Québécois (comment? pourquoi? à quelles conditions)? Les transformations du tissu social ont des répercussions linguistiques et littéraires: la littérature québécoise peut-elle intégrer la littérature immigrante et quelle place faire à ces autres langues? Questions auxquelles, Meech ou pas, pays ou non, métropolitains ou « provinciaux », nous sommes confrontés.

- 1 Réjean Beaudoin, **Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890)**, Montréal, Boréal, 1989, 211 p.
- 2 Józef Kwaterko, **le Roman québécois de 1960 à 1975. Idéologie et représentation littéraire**, Longueuil, le Préambule, 1989, 268 p. (l'Univers du discours).
- 3 Simon Harel, **le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine**, Longueuil, le Préambule, 1989, 312 p. (l'Univers du discours).
- 4 Ce que Réjean Beaudoin choisit d'ignorer, c'est que Gérin-Lajoie est retourné plus tard aux États-Unis, et pour quelques mois, et pour étudier en profondeur les institutions américaines et la langue anglaise, car il était fasciné par le modèle américain.